

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BAZIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BAZIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour six mois, 14 francs. Pour trois mois, 7 50 francs.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 28 Octobre 1865

BULLETIN

Une circulaire adressée par M. Fould aux receveurs généraux explique les bruits mis en circulation depuis quelques jours. On pratique un essai dans le département de la Haute-Vienne, sauf à agir plus tard selon les résultats obtenus.

Les bruits de crise ministérielle dont quelques journaux se sont fait l'écho n'ont aucun fondement.

On disait hier à Paris que la rentrée en France des détachements rapatriés de notre armée d'expédition à Rome est ajournée. Le motif principal de cette mesure serait la recrudescence du brigandage sur la frontière napolitaine.

Le *Moniteur algérien* du 24 annonce que les généraux Lacroix, Martineau-Lieber et le colonel Colomb opèrent simultanément contre Si-Lala, en marchant vers l'Est, dans la direction de Saïda. Des forces assez considérables ont été envoyées pour protéger les tribus du Tell. Si les insurgés parviennent à s'échapper, ils seront forcés de regagner l'extrême Sud.

On assure que lord Charendon refuse le portefeuille de ministre des affaires étrangères.

Le choléra est stationnaire à Madrid. A Séville, il a fait de nombreuses victimes.

Le gouvernement du Saint-Siège a fait savoir aux évêques espagnols qu'ils pouvaient disposer des collectes du denier de St Pierre en faveur des cholériques de leurs diocèses.

Le *Monde* se félicite, avec son correspondant de Turin, de ce que les chefs de file de l'opposition, MM. Peruzzi, Masi et Boncompagni, aient à subir, dans les collèges électoraux de cette capitale, un balotage avec des célébrités catholiques, avec MM. d'Ondes-Reggio et Busi. « Somme toute, dit cette feuille, la ville de Florence vient de déclarer très clairement qu'elle ne veut pas du système qu'on lui impose, qu'elle repousse les honneurs et les avantages qu'on a bien voulu lui procurer,

puisque'ils lui viennent de la main des hommes qui veulent lui ravir l'honneur et l'avantage de conserver sa foi, qui est la foi catholique. » J. REBOUX.

LES ROUÉS INGÉNUS.

On en trouve dans le journalisme. Tels sont les écrivains qui, depuis plusieurs semaines, s'ingénient à dresser les cadres de la future armée pontificale. « Douze mille hommes, disent-ils, ce n'est pas trop ! d'ailleurs, ainsi le veut la convention de septembre. »

La convention de septembre ne stipule rien de pareil ; et cela par une raison bien simple : c'est que personne, pas même l'Empereur des Français, n'a le droit de rien imposer au Pape, lequel est maître chez lui au même titre que les autres souverains, — sauf sa faiblesse, qui est une force.

En second lieu, messieurs les journalistes de Paris, qui se font payer à tant la ligne, devraient savoir que le soldat se fait payer à tant la journée. Malgré les contestations de M. Thiers, un régiment de mille hommes coûte, tout compris, un million par an. Douze mille hommes, douze millions. Or, le budget du Vatican, en y ajoutant la denier de Saint-Pierre, n'arrive pas à neuf millions. Avec neuf millions, comment en payer douze ? Puis, est-ce que vous croyez par hasard qu'il ne faut pas à Rome comme à Paris, subvenir aux dépenses de la magistrature, de l'administration, des écoles, des routes, de la police, etc. ?

Il y a aussi, car on ne doit rien céder, il y a la liste civile de Pie IX, un vieillard qui, dépourvu de patrimoine, a besoin de son traitement pour vivre. Le revenu du Pape est de 350,000 francs. Sur cette somme 325,000 francs vont aux dépenses du Vatican, aux dons et secours, aux aumônes prochaines ou lointaines. Reste 25,000 francs. C'est beaucoup sans doute pour un homme seul, mais en cherchant bien, on trouverait peut-être des souverains qui ont davantage.

Donc, même en épluchant, en grignotant, pas moyen d'avoir, c'est-à-dire de solder une armée papale de douze mille hommes. Aussi n'y songe-t-on point. Il y a quelque chose de plus pressé. La frontière se gardera, Rome aussi, rien que par notre drapeau attaché à un poteau d'aiguille ou à une fenêtre de corps-de-garde. L'important est de dégager le pays des broussailles, révolutionnaires. Affaires de peu de temps, de peu de gens, de peu d'efforts. Le tout est de mettre de côté la

sensiblerie. On verrait le ras échant, que les mazziniens, les garibaldiens et au tres unitaristes. ne sont pas gênés par les scrupules qui retiennent le Pape, et ses conseillers.

Vu qu'on sait où ils sont, prendre doucement un à un les meneurs de la démagogie et les mettre, non point dedans, mais dehors. Trois mois ne seraient pas écoulés que l'armée pontificale, fût-elle réduite à quinze cents hommes, serait devenue une superfétation. Les fusils prendraient de la rouille et les soldats du ventre. Si cette fantaisie lui venait, le cardinal Antonelli pourrait convoquer un plébiscite à seule fin d'asseoir le pouvoir temporel des Papes sur une base démocratique. Au dépouillement de votes, unanimité affirmative, confirmative. Que diraient nos roués ingénus ? Ils diraient qu'on a opprimé les citoyens, grisés les cerveaux, triché les urnes. Douces colombes !...

A. BAYVET.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 27 octobre. Le *Morning-Post* termine ainsi un article sur l'intervention de la Prusse et de l'Autriche à Francfort :

« Si quelque événement pouvait déterminer le renouvellement d'une sorte de confédération du Rhin, c'est ce qui a lieu actuellement en Allemagne. »

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Diminution : réserve des billets, 498,340 liv. st. ; comptes particuliers, 734,681 liv. st. ; portefeuille, 1,443,643 liv. st.

Augmentation : encaisse métallique, 439,253 liv. st. ; compte du Trésor, 204,329 liv. st.

Cassel, 26 octobre. M. Medderhose, conseiller supérieur des finances, qui vient d'être chargé de la direction du ministère des finances, a présenté hier à la chambre, conformément à la loi, l'assurance écrite que la Constitution sera maintenue.

Vienne, 27 octobre. La *Correspondance générale* reproduit une lettre adressée de Vienne au journal *Pesti-Hyrnok* qui engage la Hongrie à ne pas laisser l'agitation électorale s'engager dans la voie de 1861.

La confiance du roi, dit ce journal, a été si grande qu'elle a laissé à la Hongrie l'initiative d'un arrangement. Le programme final des partis est donc maintenant

sans importance. L'adresse de la Diète de 1861 ne saurait même engager aujourd'hui la Diète future. Il est donc désirable qu'on fasse choix d'hommes capables et prudents, et non pas d'hommes qui se placent sous le drapeau des partis pour le combattre plus tard et démentir la majorité de la voie conduisant à un accommodement. Si donc la Diète future devait être de nouveau stérile, la faute n'en saurait retomber sur le gouvernement qui vient d'écartier toutes les difficultés, mais bien sur ceux dont l'influence aurait dirigé les élections.

Florence, 26 octobre, soir. Jusqu'à ce soir, on connaît 148 députés définitivement élus, dont 76 réélus dans leurs anciens collèges.

Madrid, 26 octobre, soir. Le choléra, ici, est stationnaire. A Séville, il a fait de nombreuses victimes. La reine a envoyé le grand-croix de Charles III au prince Amédée de Savoie.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Le bilan de la Banque de France n'indique aucun changement dans les tendances du marché monétaire. L'encaisse métallique a baissé d'un chiffre relativement insignifiant (un demi-million). Le portefeuille afféchi à Paris de 340 à 329 millions et dans les succursales de 333 à 326 millions. Le chapitre des avances a diminué de près de deux millions. La circulation des billets est tombée de 875 à 868 millions. Le compte courant du trésor a diminué de deux millions à 149 millions. Enfin les comptes particuliers ont fléchi de 144 à 137 millions, à Paris et de 35 à 28 millions dans les succursales.

Le taux de l'escompte est : New-York, 5 à 6 0/0. — Turin et Gènes, 0/0. — Brème, 6 0/0. — Hambourg, 6 1/2 0/0. — Londres, 7 0/0. — Paris, 5 0/0. — Vienne, 5 0/0. — Saint-Petersbourg, 7 0/0. — Copenhague, 6 0/0. — Berlin, 7 0/0. — Francfort, 5 1/2 0/0. — Amsterdam, 4 0/0. — Zurich, 6 0/0. — Madrid, 6 0/0. — Bruxelles, 5 0/0.

Une conférence des délégués des Etats allemands pour l'Exposition universelle de 1867 s'est tenue dimanche à Dantzig. On a nommé une commission chargée de représenter, auprès du gouvernement français, les intérêts des exposants confédérés.

Un traité de commerce sera prochainement conclu entre l'Italie et l'Espagne.

L'Express de Londres annonce que 40

navires sont maintenant en route pour Liverpool, venant des Indes et de la Chine avec 156.713 balles de coton. On attend également 44 navires venant des ports de l'Amérique du Sud, chargés de coton.

La première balle de coton de la récolte de 1865, aux Etats-Unis, obtenue par les nègres libérés qui cultivent les terres eux-mêmes, a été adressée à l'Association pour venir en aide aux affranchis. Le coton est magnifique, puisqu'il a été vendu à raison de 50 cents, un prix qui ne pouvait être accordé qu'à une qualité extra-supérieure.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Nous apprenons avec une très vive satisfaction et nous nous empressons d'annoncer que la santé de M. Vallon, préfet du Nord qui avait donné de si légitimes inquiétudes est en voie d'amélioration, grâce aux soins dévoués dont il est entouré dans sa famille.

ENQUÊTE

SUR LA DIVISION DU CANTON DE ROUBAIX EN DEUX CANTONS.

Le Maire de la ville de Roubaix informe le public que M. le préfet du Nord par arrêté en date du 24 octobre, a ordonné une enquête dans toutes les communes du canton de Roubaix, sur la demande formée par le conseil municipal de cette ville tendant à obtenir la division du canton en deux.

Par le même arrêté, M. Jules Laurent, membre du Conseil général du Nord, est nommé commissaire-enquêteur.

D'après la division proposée la route départementale n° 14 ferait la division des deux cantons, dans tout son parcours de la rue de Tourcoing, la Fosse-aux-Chênes, la rue de Vieil-Abreuvoir, la place de la Mairie, la rue Neuve, la rue de l'Embranchement jusqu'à la rencontre du territoire de Croix.

Toute la partie de la ville de Roubaix à l'ouest de la route départementale n° 14 ferait partie du canton de Roubaix (ouest) ainsi que les communes de Croix et de Wasquehal ; toute la partie de la ville de Rou-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 29 OCTOBRE, 1865.

N° 2

LA FEMME D'UN VANITEUX.

LES FIANCÉS.

(Suite.)

Enfin savoir expira dans un murmure et elle se laissa tomber sur son siège. Un silence profond régna quelques instants. Mme Dalbray le rompit pour remercier vivement sa nièce. Alors Hélène se leva, et une légère rougeur reparut sur ses joues. Carlos s'approcha d'elle.

« Douter encore, dit-il, ce serait refuser de croire à la diversité des merveilles de Dieu. Je ne doute plus, et ma reconnaissance n'a d'égal que mon admiration pour votre génie. »

Aux éloges prodigués à sa fiancée, le conseiller Ocharde nageait dans un océan de délices.

Plus tard, comme on causait de l'originalité de certains caractères, Carlos déclara qu'il n'aimait point ce qu'on est convenu d'appeler original. De là, on en vint à discuter sur le génie, et Carlos prétendit qu'en général les hommes de génie manquent de cœur, et qu'il n'y avait rien de commun entre l'imagination et les sentiments du poète. Une jeune femme, amie d'Hélène, soutint vivement l'opinion contraire.

« Avouez au moins, lui dit-elle, que le génie vous séduit et vous entraîne. »

— Quand il s'agit de la vertu, de la grâce et de la bonté. Voilà, par exemple, un tableau qui me charme, — et il montrait Emma jouant au volant avec une amie.

— Au contraire, tout ce qu'a dit la jeune improvisatrice m'a laissé parfaitement froid.

— Et pourtant Hélène fournit la preuve que la bonté du cœur peut être jointe à la supériorité de l'intelligence. Je ne connais personne d'aussi bon, d'aussi compatissant.

— Alors c'est une bonté qui naît de l'exaltation de l'esprit et non pas d'un besoin inné de faire le bien. Regardez attentivement Mlle Hélène. Quelle froideur dans ce visage ! Cette douceur passive, cette expression distraite témoignent d'une âme dominée par les rêves plus que par les sentiments. Elle cédaigne, dans son orgueil, les plaisirs de la jeunesse. C'est un génie, mais son cœur est desséché par une présomption sans bornes, qui la rend incapable d'être heureuse ni de répandre le bonheur autour d'elle. Croyez-vous que son mari en trouve beaucoup auprès d'une femme qui n'a rien de commun avec le reste des mortels et qui ne vit que par l'imagination ? Quelles joies domestiques lui donnera-t-elle ? Saura-t-elle l'aimer, absorbée comme elle l'est par des choses en-dehors de toute réalité ? Non, cette merveille qui vous enchante ne produit rien de bon pour le monde.

Carlos avait sur les lèvres un sourire presque moqueur ; il croyait que sa question allait embarrasser Hélène.

« Vous, Monsieur, répondit-elle sans hésitation, mais d'une voix un peu tremblante. Mon Dieu, Hélène, que dites-vous

avidité de succès déguisée sous une feinte modestie ! »

Pendant qu'il parlait, Hélène était entrée inaperçue prendre un livre sur une table. Entendant son nom, elle s'était involontairement arrêtée. Le blâme sévère de Carlos lui causa l'impression la plus douloureuse. Comme elle se retirait sans bruit, M. Dalbray lui cria de l'autre bout du salon :

« Qu'as-tu Hélène ? tu es si pâle ! » Carlos et son interlocutrice tournèrent vivement la tête. Les regards du jeune homme rencontrèrent ceux d'Hélène, pleins d'une tristesse dont il fut péniblement affecté. Mais aussitôt levant les yeux sur

M. Dalbray :

« Je n'ai rien, mon oncle, je suis très-bien portante, répondit-elle. »

— Alors chante-nous quelque chose.

— Mademoiselle chante ? s'écria Carlos.

— Oui, mais pas ce soir, répliqua Hélène en redressant la tête.

— Et pourquoi ?

— Nous sommes trop nombreux.

— Tu as chanté quelquefois devant plus de monde encore.

— Mais ce n'étaient pas les mêmes personnes.

— Il y a donc ce soir, reprit Carlos, quelqu'un de trop ici ?

— En effet.

— Et quel est-il cet infortuné que vous voudriez exclure ?

Carlos avait sur les lèvres un sourire presque moqueur ; il croyait que sa question allait embarrasser Hélène.

« Vous, Monsieur, répondit-elle sans hésitation, mais d'une voix un peu tremblante. Mon Dieu, Hélène, que dites-vous

là ? s'écria M. Ocharde qui venait d'entrer.

— La vérité. »

Et elle s'éloigna. Albert voulut l'excuser auprès de Carlos. Celui-ci coupa court aux phrases du conseiller en disant avec bienveillance :

« Je vous assure que la vérité ne me blesse jamais, et que je suis gré à Mlle Hélène de sa franchise. »

Puis il parla de choses indifférentes. Mais un nuage resta sur le front d'Ocharde. Hélène s'était enfuie au jardin. Assise sur un banc de mousse, la tête appuyée contre un arbre, elle pleurait amèrement.

Le lendemain, on célébrait, par une petite fête à l'abbaye, le seizième anniversaire de la naissance d'Emma. La jeunesse dansait de tout son cœur. Dans un intervalle de repos, M. Arthur Dalbray dit à sa nièce :

« Allons, Hélène, n'improvise-tu rien en l'honneur d'Emma ? »

Carlos n'était pas loin d'Arthur. A cette question, il regarda Hélène.

« Non, mon oncle, répondit-elle en rougissant. »

M. Dalbray insista. Hélène tint bon.

« Si nous étions en famille, dit-elle enfin, je ne refuserais pas. »

Carlos s'approcha d'elle.

« Et si nous réunissions tous nos instances, lui demanda-t-il, résisteriez-vous encore ? »

— Oui, Monsieur.

Elle fut entourée, assaillie de sollicitations ; elle demeura inflexible et finit par s'enfuir. Le conseiller Ocharde, qui l'avait suppliée plus instamment que personne, la suivit dans la pièce voisine et lui reprocha avec douceur ses refus obstinés.

« Je vous promets, Albert, répondit-elle, d'improviser demain tant que vous voudrez, quand nous serons seuls. »

— Pourquoi pas aujourd'hui, ma chère Hélène ? Ah ! si vous saviez quelle joie et quel orgueil gonflent mon cœur quand j'entends les louanges qu'on vous prodigue, vous ne me refuserez pas si ophidièrement cette jouissance. Je suis si heureux de me dire que la jeune muse, objet de l'admiration de tous, est ma fiancée ! Hélène, je vous en conjure, satisfaites pour l'amour de moi au vœu général. »

Il avait fléchi le genou devant elle et lui baisait les mains. Elle se pencha vers lui et murmura :

« De grâce, n'insistez plus, Albert ; je ne puis ! »

Il ne bougea point, et il continua ses supplications ; peine perdue ! Enfin il se releva et dit d'une voix courroucée :

« Ah ! vous m'aimez bien peu ! Qu'est-ce qu'un amour qui ne sait pas même sacrifier un caprice ? »

Et il s'éloigna. Elle ne chercha point à le retenir, elle ne dit pas un mot pour l'apaiser. Restée seule, elle se jeta dans un fauteuil et se couvrit la figure de ses deux mains.

Bientôt cependant Albert reparut. Le rouge du dépit colorait encore ses joues, et sa voix tremblait quand il dit à Hélène :

« Je vais sans doute m'attirer un nouveau refus si je vous invite à danser ? »

— Non, Albert, » répondit-elle affectueusement.

Elle se leva, essuya ses larmes et se suspendit au bras de son fiancé.

« Vous êtes trop bonne. Je n'avais pas espéré tant de condescendance envers un personnage aussi insignifiant que moi.